

# Capítulo 16

---

## **Cioran à l'ombre de la sagesse ironique de Madame du Deffand**

*Aymen Hacen  
Université de Monastir, Tunisie*

<https://doi.org/10.61728/AE20256142>



C'est grâce à Cioran que nous avons appris l'existence de Marie de Vichy-Chamrond (ou Champrond), marquise du Deffand *alias* Madame du Deffand (1696-1780). Qu'il nous soit tout d'abord permis de dire par parenthèse que cette figure mérite d'être plus connue et que les dix-huitiémistes devraient mettre plus en avant sa vie et son œuvre. Ce vœu est d'autant plus légitime que Madame du Deffand est reconnue par les critiques classiques et modernes, de Sainte-Beuve qui, dans les *Causeries du lundi*, écrit à son propos : « On a réimprimé dans ces derniers temps bien des classiques et même de ceux qui ne le sont pas. Les Lettres de madame du Deffand, je ne sais pourquoi, n'ont pas eu cet honneur... depuis 1828. On ne s'est pas donné la peine, depuis, de réimprimer le texte en l'épurant, en le comparant avec l'édition de Londres (1810), pour rétablir les quelques endroits retranchés ou altérés. Et pourtant madame du Deffand méritait bien ce soin, car elle est l'un de nos classiques par la langue et par la pensée, et l'un des plus excellents<sup>1</sup> », à Henri Mitterand qui, dans son *Dictionnaire des grandes œuvres de la littérature française*, paru en 1994, consacre une entrée digne de ce nom aux *Lettres de Mme du Deffand 1809-1859. Écrites de 1732 à 1780*<sup>2</sup>.

À ce titre, qu'il nous soit permis de faire une remarque d'ordre bibliographique. Nous n'avons réussi, au cours de nos recherches et de l'élaboration de notre bibliothèque qui, cela soit dit en passant, comporte plus de dix mille titres, qu'à obtenir un seul volume de la marquise du Deffand, *Cher voltaire : La correspondance de madame du Deffand avec Voltaire*<sup>3</sup>. Toutefois, nous avons pu sur Internet, notamment sur le site de Gallica, qui est la bibliothèque numérique de la Bibliothèque Nationale de France et de ses partenaires, obtenir plusieurs volumes de celle que

---

<sup>1</sup> Cité par M. Lescure, in *Correspondance complète de Mme du Deffand avec ses amis le président Hénault, Montesquieu, d'Alembert, Voltaire, Horace Walpole, classée dans l'ordre chronologique et sans suppressions, augmentée des lettres inédites au chevalier de L'Isle, précédée d'une histoire de sa vie, de son salon, de ses amis, suivie de ses œuvres diverses et éclairée de nombreuses notes, Tome premier*, chez Henri Plon imprimeur-éditeur, Paris, 1865, p. 8.

<sup>2</sup> Henri Mitterand, *Dictionnaire des grandes œuvres de la littérature*, Le Robert, Paris, pp. 358-359.

<sup>3</sup> Voltaire, Marie Du Deffand, *Cher voltaire : La correspondance de madame du Deffand avec Voltaire*, Édition d'Isabelle & Jean-Louis Vissière, Des Femmes, Paris, 1987.

Cioran invoque dès les premières pages du *Précis de décomposition*, dans « Civilisation et frivolité », en ces termes : « Est-il symbole meilleur que celui de Mme du Deffand, vieille, aveugle et clairvoyante, qui, tout en exécrant la vie, y goûte néanmoins les agréments de l'amertume ?<sup>4</sup> ».

Ainsi, outre le volume *Mme du Deffand avec ses amis le président Hénault, Montesquieu, d'Alembert, Voltaire, Horace Walpole*, nous avons pu mettre la main sur le précieux volume des *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole (1766-1780)*<sup>5</sup>.

Ces lectures, qui ont d'abord été motivées par l'envie de mener à bien ce travail de recherche, se sont vite transformées en une forme d'accoutumance : il faut croire que la langue, le style et l'énergie déployés par la marquise du Deffand sont *séduisants*, au sens d'« “emmener à part”, de l'ancien français, “soulever, soustraire”<sup>6</sup> ».

Mais, pour aller plus loin dans notre analyse, nous allons devoir explorer cette filiation en nous attardant sur la figure elle-même de la marquise du Deffand, après quoi, nous nous pencherons sur la distinction que Cioran établit entre elle et Voltaire en particulier, pour enfin apprécier le génie littéraire de la langue et de la culture françaises durant le siècle de Madame du Deffand en comparaison de son émule outre-Manche.

Commençons tout d'abord par constater que Cioran décrit cet univers avec une admiration aussi rare que précise : « La gaieté qui frappe des coups mortels..., l'enjouement qui dissimule le poignard sous un sourire... Je pense à certains sarcasmes de Voltaire, à telles reparties de Rivarol, aux traits cinglants de Mme du Deffand, au ricanement qui perce sous tant d'élégance, à la légèreté agressive des salons, aux saillies qui amusent et qui tuent, à l'aigreur que renferme un excès de civilité...<sup>7</sup> »

<sup>4</sup> E. M. Cioran, *Œuvres*, Bibliothèque de La Pléiade, Paris, 2011, p. 8.

<sup>5</sup> *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole (1766-1780)*, première édition complète augmentée d'environ cinq cents lettres inédites publiées d'après les originaux, avec une introduction, des notes, et une table des noms, par Mrs Pages Toynbee, éditeur des *Lettres d'Horace Walpole*, Methuen et Cie, Londres, 1912. Ce volume peut être téléchargé en suivant le lien suivant : << [https://forgottenbooks.com/it/download/LettresdeLaMarquiseduDeffandaHoraceWalpole17661780\\_10577305.pdf](https://forgottenbooks.com/it/download/LettresdeLaMarquiseduDeffandaHoraceWalpole17661780_10577305.pdf) >> .

<sup>6</sup> « Séduire », in *Dictionnaire de l'Académie française*, 9e édition : << <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9S1040> >> .

<sup>7</sup> « Dans le secret des moralistes », in « *Précis de décomposition* », *Œuvres*, p. 148.

Voilà d'emblée un exemple où un auteur au seuil de la seconde moitié du XXe siècle, en 1949, écrit lui-même comme un « *moraliste idéal* — mélange d'envol lyrique et de cynisme — exalté et glacial, diffus et incisif, tout aussi proche des *Rêveries* que des *Liaisons dangereuses*, ou rassemblant en soi Vauvenargues et de Sade, le tact et l'enfer...<sup>8</sup> » C'est peut-être ici, en italiques, que l'auteur des *Syllogismes de l'amertume* se définit lui-même de la meilleure des façons. Aucun qualificatif ne pouvant mieux lui coller à la peau que celui de « *moraliste idéal* », il semble avoir trouvé en l'épistolière un « symbole » inespéré grâce auquel il va définir sa vision du monde et développer son style d'écriture.

À travers ce qui précède, nous constatons que Cioran embrasse le XVIIIe siècle dans sa totalité. Les noms et les œuvres cités sont en effet différents, mais néanmoins ils font l'unanimité pour cet auteur du XXe qui considère « le style comme aventure ». Ainsi, pouvons-nous affirmer, qu'aucun autre siècle n'aura été aussi cité, voire loué par Cioran que celui-ci, ce qui marque un réel intérêt qui est l'apanage d'un véritable spécialiste, même si, comme nous l'avons déjà lu sous sa plume, « l'Amateur de mémoires », s'en défend mordicus.

De fait, c'est sous l'égide de Mme du Deffand qu'il va se placer pour écrire certaines pages du *Précis de décomposition*. Entre autres, ce qui nous semble intéressant à relever, dans le texte intitulé « Civilisation et frivolité », c'est l'usage des trois points de suspension, ainsi que cet art de la juxtaposition au service de l'accumulation qui, elle-même, dans un mouvement de flux continu et allant crescendo, nous embarque dans un voyage inédit dans le temps, l'espace étant le même, à savoir les salons littéraires parisiens. Et c'est justement ce que dit Cioran dans *De la France*, où, notons-le bien, les passages en italiques sont en français dans le manuscrit roumain, comme si, déjà à Paris, en 1941, les travaux préparatifs de sa conversion ou de sa seconde naissance en français avaient déjà commencé sous ce haut patronat :

Le siècle *le plus français* est le XVIIIe. C'est le salon devenu univers, c'est le siècle de l'intelligence en dentelles, de la finesse pure, de l'artificiel agréable et beau. C'est aussi le siècle qui s'est

---

<sup>8</sup> *Ibidem*.

le plus ennuyé, *qui a eu trop de temps*, qui n'a travaillé que pour passer le temps.

Comme je me serais rafraîchi à l'ombre de la sagesse ironique de Madame du Deffand, peut-être la personne la plus clairvoyante de ce siècle ! « *Je ne trouve en moi que le néant et il est aussi mauvais de trouver le néant en soi qu'il serait heureux d'être resté dans le néant.* » En comparaison, Voltaire, son ami, qui disait « *je suis né tué* », est un bouffon savant et laborieux. Le néant dans un salon, quelle définition du *prestige* !

Chateaubriand — ce Français, britannique comme tout Breton — fait l'effet d'une trompe ronflante à côté des effusions en sourdine de l'implacable Dame. La France a eu le privilège des femmes intelligentes, qui ont introduit la coquetterie dans l'esprit et le charme superficiel et délicieux dans les abstractions<sup>9</sup>.

Chateaubriand (1768-1848) et avant lui Voltaire (1694-1778) sont égratignés. Comme si Cioran ne pouvait procéder autrement : écrire est un acte chirurgical nécessitant un scalpel, écrire est un acte de violence qui se fait au « vitriol<sup>10</sup> », écrire pour déplacer les lignes, écrire pour interroger et surtout s'interroger. En effet, même quand il use de la forme déclarative, Cioran questionne, comme ici, dans cette note des *Cahiers* aux airs faussement anodins : « Walpole écrivait en 1765 que la religion à Paris était l'athéisme et que, dans certains milieux, Voltaire lui-même était considéré comme *bigot* (parce qu'il eut la faiblesse de reconnaître l'existence d'un créateur) »<sup>11</sup>.

L'italique, opposant « athéisme » à « bigot », décoche une flèche à l'encontre de l'auteur des *Lettres anglaises* et du *Dictionnaire philosophique*. Il serait intéressant de réfléchir sur la question de la pensée et

<sup>9</sup> Écrit en roumain à Paris en 1941, en pleine guerre, *De la France* contient déjà les signes avant-coureurs de la rupture de Cioran avec sa langue maternelle et regorge de notes et réflexions qui seront notamment reprises dans *Précis de décomposition. De la France*, traduction du roumain revue et corrigée par Alain Paruit, L'Herne, coll. « Carnets de L'Herne », 2009. p. 12.

<sup>10</sup> Cioran, « À des intervalles de plus en plus espacés, accès de gratitude envers Job et Chamfort, envers la vocifération et le vitriol. », in « *De l'inconvénient d'être né* », *Œuvres*, p. 757.

<sup>11</sup> Cioran, *Cahiers*, Paris, Gallimard, 1997, p. 575.

de l'écriture à partir du trio Voltaire, Walpole et Madame du Deffand, d'autant plus que nous lisons ceci dans une lettre que l'homme de Ferney adresse à « l'implacable Dame » le 15 mars 1769 : « J'ai pris le parti de vous envoyer des choses où il y eût à la fois du léger et du grave afin du moins que tout ne fût pas perdu. / Voici un petit ouvrage contre l'*athéisme*, ont une partie est édifiante et l'autre un peu badine ; et voici, en outre, mon testament que j'adresse à Boileau. J'ai fait ce testament étant malade, mais je l'ai égayé selon ma coutume : on meurt comme on a vécu<sup>12</sup> ».

Nous devons d'abord préciser que le « petit ouvrage contre l'*athéisme* » est *L'Épître à l'auteur des « Trois Imposteurs »*, considérée comme un classique de l'athéisme et attribuée au philosophe allemand d'expression française Paul Thiry baron d'Holbach (1723-1789). Ensuite, cette lettre indique bien l'ambivalence de Voltaire, ce que lui reprochent beaucoup de ses contemporains dont Walpole. Enfin, c'est dans cette *Épître* que nous relevons ce célèbre passage qui illustre l'idée du « déisme de Voltaire » :

Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,  
Pouvaient cesser jamais de le manifester,  
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.  
Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent.  
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent  
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,  
Mon vengeur est au ciel : apprenez à trembler.  
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance<sup>13</sup>.

Est-ce à l'un de ces passages que songe Cioran lorsqu'il écrit : «

Voltaire fut le premier littérateur à ériger son incompétence en procédé, en méthode. Avant lui, l'écrivain, assez heureux d'être à côté des événements, était plus modeste : faisant son métier dans un secteur limité, il suivait sa voie et s'y tenait. Nullement journaliste, il s'intéressait tout au plus à l'aspect anecdotique de certaines solitudes : son indiscrétion était *inefficace* ?<sup>14</sup>

<sup>12</sup> *Cher Voltaire. La correspondance de madame du Deffand avec Voltaire*, une édition d'Isabelle & Jean-Louis Vissière, Éditions Des femmes, Paris, 1987, p. 287.

<sup>13</sup> Voltaire, *Épître CIV : À l'auteur du livre des « Trois imposteurs »*, 1769, in *Œuvres complètes de Voltaire*, tome 10, Garnier, Paris, 1877, p. 403.

<sup>14</sup> Cioran, « Lettre sur quelques impasses », *La Tentation d'exister*, *Œuvres*, p. 331.

Comme tout l'indique, Cioran ne rate jamais une occasion de s'en prendre à l'auteur de *Candide ou l'Optimisme*, du moins de le critiquer. Ce qui nous semble en revanche certain, c'est que son point de vue est influencé par Charles Baudelaire (1821-1867) qui, dans *Mon cœur mis à nu*, écrit : « Je m'ennuie en France parce que tout le monde y ressemble à Voltaire », allant jusqu'à le traiter d'« antipoète<sup>15</sup> ». Mais Baudelaire est lui-même sous l'influence de Joseph de Maistre (1753-1821), son idole qui, avec l'Américain Edgar Allan Poe (1809-1849), lui a « appris à raisonner<sup>16</sup> ».

Une filiation s'établit devant nous, de Joseph de Maistre à Cioran en passant par Baudelaire. Rien n'est plus sûr, Cioran ayant, en 1957, aux éditions du Rocher, établi et préfacé une anthologie des textes de Joseph de Maistre, qui par la suite a été rééditée, en 1977, aux éditions Fata Morgana sous un nouveau titre : *Essai sur la pensée réactionnaire. À propos de Joseph de Maistre*.

Ainsi, un dialogue extrait des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, qualifié par certains critiques de « Portait de Voltaire<sup>17</sup> », peut être cité justement comme un réquisitoire véhément et sans appel à la fois contre Voltaire, les Lumières et la Révolution française. Le lecteur comprendra sans grand peine que les personnages qui s'entretiennent ici, qui sont le Comte et le Chevalier (le Sénateur et le Serviteur étant absents), sont réels et que sous la figure du Comte se cache l'auteur lui-même, le comte Joseph de Maistre.

LE COMTE.

Ah ! je vous y attrape, mon cher chevalier, vous citez Voltaire ; je ne suis pas assez sévère pour vous priver du plaisir de rappeler en passant quelques mots heureux tombés de cette plume étincelante ; mais vous le citez comme autorité, et cela n'est pas permis chez moi.

LE CHEVALIER.

<sup>15</sup> Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, 29, in *Fusées. Mon cœur mis à nu. La Belgique déshabillée*, suivi de *Amœnitatis Belgicæ*, édition d'André Guyaux, Gallimard, coll. « Folio/ Classique », Paris, 1986, pp. 100-101.

<sup>16</sup> Cfr. *Fusées*, *ibidem.*, p. 86.

<sup>17</sup> Cfr. *Les meilleures pages : Joseph de Maistre*, introduction Alexis Crosnier, J. Duvivier Éditeur, Tourcoing, 1922, p. 306.

Oh ! mon cher ami, vous êtes trop rancuneux envers *François-Marie Arouet* ; cependant il n'existe plus : comment peut-on conserver tant de rancune contre les morts ?

LE COMTE.

Mais ses œuvres ne sont pas mortes ; elles vivent, elles nous tuent : il me semble que ma haine est suffisamment justifiée.

LE CHEVALIER.

À la bonne heure ; mais permettez-moi de vous le dire, il ne faut pas que ce sentiment, quoique bien-fondé dans son principe, nous rende injustes envers un si beau génie, et ferme nos yeux sur ce talent universel qu'on doit regarder comme une brillante propriété de la France.

LE COMTE.

Beau génie tant qu'il vous plaira, M. le chevalier ; il n'en sera pas moins vrai qu'en louant Voltaire, il ne faut le louer qu'avec une certaine retenue, j'ai presque dit, à contrecœur. L'admiration effrénée dont trop de gens l'entourent est le signe infaillible d'une âme corrompue. Qu'on ne se fasse point illusion : si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les *Œuvres de Ferney*, Dieu ne l'aime pas. Souvent on s'est moqué de l'autorité ecclésiastique qui condamnait les livres *in odium auctoris* ; en vérité rien n'était plus juste : *Refusez les honneurs du génie à celui qui abuse de ses dons*. Si cette loi était sévèrement observée, on verrait bientôt disparaître les livres empoisonnés ; mais puisqu'il ne dépend pas de nous de la promulguer, gardons-nous au moins de donner dans l'excès bien plus répréhensible qu'on ne le croit d'exalter sans mesure les écrivains coupables, et celui-là surtout. Il a prononcé contre lui-même, sans s'en apercevoir, un arrêt terrible, car c'est lui qui a dit : *Un esprit corrompu ne fut jamais sublime*. Rien n'est plus vrai, et c'est pourquoi Voltaire, avec ses cent volumes, ne fut jamais que *joli* »<sup>18</sup>.

Nous n'allons ni donner raison aux détracteurs de Voltaire, ni ne prendrons sa défense, bien que nous l'ayons déjà fait dans d'autres circonstances<sup>19</sup>.

---

<sup>18</sup> Joseph de Maistre, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, « Quatrième entretien », in *Œuvres*, édition établie par Pierre Glaudes, Robert Laffont, col. « Bouquins », Paris, 2007, pp. 555-556.

<sup>19</sup> À l'invitation du Professeur Nizar Ben Saad, nous avons pu, en janvier 2015, prendre



Ce qui importe maintenant pour nous, c'est le rapport entre le fond et la forme qui caractérise l'écriture durant le siècle de Madame du Deffand ; cette écriture qui hantera Cioran et qui fera qu'il brosse le portrait suivant de la marquise, notamment dans son « Entretien avec Léo Gillet » :

[...] La femme qui a parlé avec le plus de profondeur, avant Senancour, de l'ennui : c'est la marquise du Deffand. La marquise n'est plus lue actuellement, mais ses lettres sont absolument extraordinaires. Elles sont parmi les plus profondes qu'une femme n'ait jamais écrites. De loin supérieures à celles de Mme de Sévigné. Ses lettres étaient adressées surtout à Walpole, à Voltaire aussi, mais surtout à Walpole : elle avait une soixantaine d'années et elle écrivait des lettres d'amour à ce jeune homme qui l'a suppliée de cesser, les lettres étant ouvertes, elles pouvaient le compromettre en Angleterre. Mais pourquoi il faut lire ses lettres ? Parce que c'est la meilleure description vivante de l'ennui : *du temps qui ne coule pas*. Du temps qui manque d'objet. C'est l'ennui qui frise le désespoir, Ces lettres n'ont pas été rééditées. Mais comme expérience vivante elles sont extraordinaires<sup>20</sup>.

Ne s'agit-il pas ici d'une belle page d'histoire littéraire ? Salonniers (Mme du Deffand, Walpole [1676-1745] et Voltaire), épistoliers (Mme de Sévigné [1626-1696] et *alii*), ainsi qu'un auteur préromantique (en l'occurrence, l'auteur d'*Obermann*, Senancour [1770-1846]) sont introduits et les liens entre les uns et les autres établis. Peut-être Cioran s'inscrit-il en faux contre ses contemporains<sup>21</sup>, mais il se considère comme dans

---

part au colloque sur Les Lumières, organisé à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Sousse, avec une communication intitulée : « J'aurais aimé faire partie des Lumières », dont le texte a été inspiré par les attentats perpétrés à Paris contre *Charlie Hebdo* le 7 janvier 2015. Ce texte a été repris dans *Suis-je la Révolution ? (Littérature, philosophie, idéologie)*, avec une postface de Jean-Claude Pinson, Éditions Nous, Tunis, 2017, pp. 11-21.

<sup>20</sup> Cioran, *Entretiens*, Gallimard, coll. « Arcades », Paris, 1995, pp. 68-69.

<sup>21</sup> *Cfr.*, Cette page des *Cahiers*, où en avril 1967, Cioran s'en prend au futur Nobel de littérature (1985) : « Dans une interview de Claude Simon, celui-ci dit qu'il s'efforce de s'abstraire du récit, de n'y pas intervenir à la manière du romancier ordinaire qui s'érige en juge ; il veut être parfaitement objectif, laisser les choses et les êtres se livrer eux-mêmes.

le droit fil des salons des XVIIe et XVIIIe siècles, du moins c'est l'une des versions qu'il confie à Léo Gillet à propos de la genèse du *Précis de décomposition* :

[...] Je suis rentré à Paris et j'ai commencé tout de suite, pour ainsi dire. Et j'ai écrit la première version de ce livre qui s'appelle *Précis de décomposition*. Je l'ai écrit très vite. Et j'ai montré ce manuscrit à un ami qui m'a dit : « Ça ne va pas, il faut le réécrire. » Je ne l'ai pas réécrit, mais j'ai lu pendant toute une année les auteurs du XVIIIe siècle. Dont Mme du Deffand, dont je vous parlais tout à l'heure. J'ai lu toutes les femmes du XVIIIe siècle. (*Rires.*) Mlle de l'Espinasse et tout ça, Et après j'ai donné une seconde version de ce livre. Et pour vous dire la vérité, je l'ai réécrit quatre fois. Cela m'a dégoûté d'écrire. Voilà pourquoi j'ai fait ça. J'avais lu que Pascal avait écrit *dix-sept* fois certain es *Provinciales*. C'est terrifiant ! Je me suis dit : « Quand Pascal a réécrit dix-sept fois certaines *Provinciales*, moi, en tant que métèque, pourquoi ne pas écrire ce livre quatre fois ?<sup>22</sup>.

L'une des versions, écrivons-nous sciemment, parce que, comme nous l'avons vu, il y en existe plusieurs. Non que la vérité soit mouvante comme on dit des sables, mais elle est complexe parce que riche et protéiforme. Cela dit, aboutissant aux mêmes résultats, à cette œuvre écrite en langue française, la vérité suit le même cours. Ce serait peut-être le fond des choses, d'autant plus que Cioran parle de l'inutilité de ses contemporains, d'après quoi nous pouvons en déduire qu'il préfère l'utilité de la fréquentation de Mme du Deffand et des siens à ses propres contemporains. Cela ne rejoint-il pas ce qu'il formulera un peu plus

---

...Et je pense que si Saint-Simon est aujourd'hui le prosateur français le plus vivant, c'est parce qu'il est présent dans chaque ligne qu'il écrit, qu'on le sent palpitant, hâletant, derrière chaque « sortie », chaque charge, chaque adjectif. Il écrivait, il ne faisait pas la théorie de l'art d'écrire, comme on le fait communément en France, pour le plus grand dam de la littérature.

Tous ces types exsangues, sclérosés, ratiocineurs, ils manquent de tempérament, ils sont subtils et ennuyeux : ce sont des cadavres prolixes, déguisés en esthéticiens. Ils n'ont pas une âme, mais une *méthode*. Tous, ils n'ont que ça. Que je déteste tous ces littérateurs, que leur *talent* m'est inutile ! », *Cahiers*, p. 496.

<sup>22</sup> *Entretiens*, pp. 72-73.

loin dans le même entretien, où la langue sera intronisée et sacralisée : « Donc, la langue est devenue une sorte d'absolu. Dans l'histoire de l'humanité, c'est vraiment un cas unique. Puisque j'ai parlé du XVIII<sup>e</sup> siècle, Mme Du Deffand cite les cas d'un certain Thomas qui était assez connu à l'époque, qui a failli rater son entrée à l'Académie, parce qu'il a fait un solécisme. C'est inouï. Là, je dois faire une remarque : ce culte de la langue, cette idolâtrie de la langue est sur le point de disparaître. Maintenant, il y a des éditeurs à Paris qui disent : "Laissez les fautes de français, ça n'a aucune espèce d'importance. Passez outre." Cela marque un tournant très grave. Mais cela fait partie de la décadence générale. Ce n'est pas la peine d'insister, n'est-ce pas ? »<sup>23</sup>

Nous ne pouvons pas de notre côté ne pas insister, ce qui précède définissant les caractéristiques du style et de la langue cioraniques : ce semblant d'inactualité grâce auquel son œuvre française a pu accéder à la postérité. Une note orpheline, dans les *Cahiers*, en dit long sur ce phantasme, du moins ce choix chimérique consistant à vouloir s'effacer soi-même et effacer son style, lequel, quelques années plus tard, semble avoir produit l'effet inverse : « Lire des auteurs *inactuels* dans les époques troubles, c'est la meilleure désintoxication qui soit »<sup>24</sup>.

Mais en quoi cela consiste-t-il concrètement ? S'agit-il de ce que Nietzsche appelle, selon la traduction, les *Considérations inactuelles* ou *intempestives*, même si celles-ci sont écrites dans un but polémique, donc éminemment actuel ? Il nous faut cependant préciser que le premier volume de l'œuvre philosophique de Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, est « dédié à la mémoire de Voltaire en commémoration de l'anniversaire de sa mort le 30 mai 1878 », ce qui rend problématiques les rapports entre Cioran et Voltaire d'un côté, Cioran et Nietzsche de l'autre, avec ce que nous avons lu de Cioran à propos de Voltaire. La triangulation n'est donc pas évidente et ce n'est pas si mal que les choses se profilent de la sorte, puisque de cet empêchement naît la problématique. Or celle-ci se passe de la plus caustique des manières : Cioran lit, cite, apprécie, commente et critique l'un comme l'autre révélant avec cette approche un esprit des plus caustiques à la manière des auteurs dont il se

<sup>23</sup> *Ibidem*, pp. 76-77.

<sup>24</sup> Cioran, *Cahiers*, p. 576.

réclame et dont nous avons déjà, sous son impulsion, décliné les noms et certains écrits. En revanche, comme le constate Pierre Assouline, dans son *Dictionnaire amoureux des Écrivains et de la Littérature*, où il dédie une entrée entière, non pas à Cioran, mais à « Admiration, Exercice d' », dans laquelle nous lisons ce qui suit :

Phénomène plus courant ailleurs que chez nous. Comme si les auteurs français rechignaient au « Ce que je dois à », perçu comme une manière de s'abaisser en rendant les armes, quand la gratitude est plus naturelle sous d'autres cieux. Ils s'y mettront probablement lorsqu'ils comprendront que, loin d'être un aveu d'impuissance, l'exercice tire vers le haut ceux qui s'y prêtent. On n'admire jamais assez. Pour rien, ou presque. Car rien ne vaut l'admiration gratuite, que l'on n'ose dire désintéressée tant elle manifeste parfois de gratitude. Louons ceux qui paient leurs dettes. Il y avait de cette reconnaissance dans les *Exercices d'admiration* de Cioran<sup>25</sup>.

Ce n'est certes pas à prendre au pied de la lettre, non seulement parce que rien ne doit l'être — et Cioran est un excellent modèle en matière de « sape<sup>26</sup> » —, mais encore parce que cette manière de se jeter la pierre est en soi franco-française et qu'il n'est pas sûr que les écrivains français soient si peu reconnaissants ou ingrats ou avarés d'*exercices d'admiration*. D'ailleurs, ceux de Cioran le sont-ils vraiment ? L'une des pièces maîtresses de ce volume, *Valéry face à ses idoles*, n'a-t-elle pas été refusée par son commanditaire américain qui l'a littéralement considérée comme un brûlot contre l'auteur du *Cimetière marin* ?<sup>27</sup>

Qu'est-ce donc à dire ? L'esprit des salonniers est-il devenu une pierre de touche pour Cioran ? Si oui, comment cela se traduit-il et par quels procédés ? Aussi bien dans certains textes des *Œuvres* que dans les

<sup>25</sup> Pierre Assouline, « Admiration, Exercice d' », in *Dictionnaire amoureux des Écrivains et de la Littérature*, Plon, Paris, 2016, p. 15.

<sup>26</sup> « Penser, c'est saper, c'est se saper. », in *De l'inconvénient d'être né*, *Œuvres*, p. 882.

<sup>27</sup> Nous y reviendrons longuement dans la partie dédiée à la poésie, mais nous pouvons d'emblée renvoyer aux *Cahiers* (p. 532 et 558) qui relatent l'histoire de Cioran avec le valéryen américain Jackson Mathews, ainsi qu'à l'ouvrage coécrit par Nicolas Cavaillès avec Barbara Scapolo, *Cioran et Valéry : l'attention soutenue*, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », Paris, 2016, 192 p.

*Cahiers*, nous retrouvons, par à-coups, petites touches ou d'une façon naturelle, comme s'il s'agissait d'une évidence, des références permanentes à des auteurs tels que Sébastien-Roch Nicolas de Chamfort (1740-1794), Antoine de Rivarol (1753-1801) et Joseph Joubert (1754-1824), auteurs dont les noms reviennent sous la plume de Cioran et qu'il tient en haute estime. Mais, comme annoncé, c'est vis-à-vis de Voltaire que nous allons orienter notre lecture. Comme ici, où nous lisons : « Rivarol, qui a traduit *L'Enfer*, reproche à Dante d'avoir écrit : "L'air était sans étoiles." — L'esthétique du XVIIIe atteint à un paroxysme d'anti-poésie. Les ravages de Voltaire sont incroyables »<sup>28</sup>.

N'est-ce pas étonnant de la part de quelqu'un qui, justement, espère « se garder de la poésie comme de la peste »<sup>29</sup>? Pas sûr cependant que ce vœu soit un objectif en soi. Nous pouvons en effet penser qu'il s'agit d'une posture, précisément d'une attitude critique dont le rôle essentiel est de mettre en branle, du moins d'activer des réflexions et par là même une pensée dynamique.

Toujours au sujet du même moraliste, plus de cent cinquante pages plus loin, nous lisons : « On a très bien dit de Rivarol qu'il a gaspillé son temps à faire "*des ricochets sur l'eau, avec des pièces d'or*" »<sup>30</sup>.

Cette liberté, qui consiste à la fois à citer, revenir à un sujet ou à un auteur abandonné et juger, du moins émettre une opinion, est sans doute due au genre fragmentaire, quand bien même ce fragment ou corps de texte aurait pour contexte les *Cahiers* qui sont, somme toute, un journal<sup>31</sup>. Nous reviendrons certes ultérieurement à la question du genre, mais nous pouvons, dans un premier temps, commencer par dire que « l'Amateur de mémoires » est également un grand lecteur de journaux intimes. Les deux genres — les mémoires et le journal — sont évidemment proches, mais il est une nuance importante qui, aussi bien dans l'espace que dans

<sup>28</sup> Cioran, *Cahiers*, p. 143.

<sup>29</sup> Cfr. Extrait des *Cahiers* cité *supra*, pp. 186-187.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 299.

<sup>31</sup> Cfr. « Chronologie, 27 juin 1957 », in *Œuvres*, p. XLVI : « 27 juin : il commence à tenir une sorte de Journal personnel dans des *cahiers* d'écolier, où il consigne anecdotes, souvenirs et réflexions du moment. Ces « *cahiers* », qu'il tiendra jusqu'en 1980, constitueront à partir de la fin des années 1960 une source importante pour ses livres, surtout ses recueils d'aphorismes ».

le temps, change tout. Un fragment, dans *De l'inconvénient d'être né*, en dit long sur le goût marqué de l'auteur pour cette littérature : « Le reproche le plus grave à faire aux régimes policiers est qu'ils obligent à détruire, par mesure de prudence, lettres et journaux intimes, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins faux en littérature »<sup>32</sup>.

Or, nous lisons dans les *Cahiers* ceci qui nous met sur la piste de la référence tue dans l'état définitif du texte en question :

Le reproche le plus grave qu'on peut adresser aux révolutions, c'est que, sous l'effet de la peur, lettres, journaux intimes sont sacrifiés, et que ce sont les possesseurs et les auteurs qui s'en débarrassent ; ils n'en laissent pas le souci à la police.

(La destruction du journal de Mme de Rémusat au retour des Bourbons. Elle y avait jour par jour consigné ses entretiens avec Napoléon et avec les gens de la cour. Ses « Mémoires », écrits après, n'en sont qu'un pâle reflet, fruit du souvenir)<sup>33</sup>.

Aussi Cioran pense-t-il au « journal » de Mme de Rémusat (1780-1821), chronique de la cour de l'empereur Napoléon, qu'elle a détruit elle-même après la Restauration, et qu'elle a fini par réécrire sous forme de « Mémoires ». D'un autre côté, les auteurs et les dates cités couvrent une période des plus emblématiques de l'histoire de la littérature française, du XVIIe siècle au premier quart du XIXe, c'est-à-dire de 1637, année de la publication du *Discours de la méthode* de René Descartes, jusqu'à la mort d'Alexis de Tocqueville en 1859, soit deux siècles au cours desquels la langue, la littérature et la civilisation françaises se sont affirmées. Cette affirmation, Cioran la vit d'une façon *dramatique*, au sens du latin drama, du grec ancien δράμα, drâma, soit « action jouée sur scène, pièce de théâtre »<sup>34</sup>, avec un décor planté, des personnages et une véritable mise en scène.

En témoigne cette page des *Cahiers* où nous assistons à une véritable écriture dramatique : « Lu quelques pages d'*Orlando* de Virginia Woolf. Il faut dire que je n'ai pas eu de chance, car je suis tombé sur celles où

<sup>32</sup> Cioran, *Œuvres*, p. 853.

<sup>33</sup> Note journalière datée du 12 septembre 1966, in *Cahiers*, p. 396.

<sup>34</sup> « Drame », in CNRTL : << <http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/drame> >> .

elle se moque des salons, et du XVIIIe, notamment de Mme du Deffand, qu'elle traite avec une supériorité ridicule, en disant que de tout ce qu'a dit et écrit la grande aveugle il ne restait tout au plus que trois bons mots assez insignifiants au fond. J'ai jeté le livre que j'ai trouvé exaspérant. Le cercle de Bloomsbury ne valait assurément pas celui de l'amie de Walpole »<sup>35</sup>.

Jugement sans appel, patri pris pour Mme du Deffand et son siècle contre le monde outre-Manche et par là même préférence marquée de la France, c'est ce qui semble s'imposer chez Cioran. Ce rapport, qu'il soit de fascination ou de passion, prend une dimension démesurée lorsque l'auteur fera œuvre en français.

---

<sup>35</sup> Cioran, *Cahiers*, p. 627.

